

VISION

La consigne accompagnant le courrier qui m'invitait à faire cette communication était la suivante : "Ecrivez quelque chose sur votre vision de l'Ordre pour le XXI^e siècle". Le pronom était souligné. Mon propos sera donc subjectif; je partirai, comme on me l'a demandé, de mon cadre de référence. Mon sujet est une vision *de* l'Ordre *pour* le XXI^e siècle, et non *pour* l'Ordre *du* XXI^e siècle. Je dois donc parler de ce que je vois lorsque je regarde l'Ordre. Cela paraît logique. Une vision de l'avenir, quelle qu'elle soit, dépend d'une appréciation de la situation présente. Pour forger cette appréciation, nous devons échanger les uns avec les autres. Une vision présuppose un point de vue. Dans cette assemblée, je suis un ouvrier de la onzième heure. Beaucoup d'entre vous, pour ne pas dire la majorité, étiez déjà moines et moniales avant ma naissance. Vous êtes en mesure de discerner des évolutions que je ne puis percevoir. J'ai beaucoup à apprendre de vous. Quant à moi, ce que je suis peut-être en mesure d'apporter est un regard d'un genre différent, celui de quelqu'un qui est arrivé plus récemment, sur ce qui lui a été transmis. Ce faisant, j'en éprouve de la reconnaissance, mais aussi de la perplexité. Une perplexité née de ce que je perçois comme une crise de la transmission. Tel est le sujet auquel je voudrais réfléchir.

Lorsque je suis entré au monastère en 2002, j'avais conscience de rejoindre un flux de vie continu. J'étais tout aussi conscient du fait que cette histoire était également faite de ruptures. Le récit, sur le mode de l'anecdote, en était quotidien. La plupart des aspects de l'observance ou de la prière liturgique invitaient à la comparaison avec "les temps anciens", qui, pour certains, j'ai pu m'en rendre compte, représentaient un stade primitif dans l'évolution monastique, lorsque la loi n'avait pas encore été touchée par la grâce. D'autres évoquaient ce passé comme un paradis perdu dont l'entrée était barrée par une rangée d'épées de feu. Quelle que fût la charge émotionnelle contenue dans l'"aujourd'hui" et le "naguère", le décalage était manifeste. Le décret d'unification avait modifié la structure de la communauté. La redéfinition du silence ainsi que l'abandon des dortoirs et des *scriptoria* avaient changé le caractère des relations fraternelles. La vie liturgique avait été remaniée de fond en comble et l'évolution des positions en théologie avait touché la nature même de la vie cistercienne. Les départs avaient succédé aux arrivées, non pas seulement parmi les novices et jeunes profès. Depuis les années cinquante, notre communauté a compté 60 professions solennelles. Pendant la même période, 30 frères ayant prononcé des vœux solennels ont quitté la vie monastique. La topographie des lieux parlait d'elle-même. On aurait grand peine à trouver une seule pièce dont la fonction n'ait pas changé au cours des cinquante dernières années. Pour un novice, cette révolution avait de quoi surprendre. Au beau milieu de tels bouleversements, quels étaient les lignes de force durables ? Une bonne partie de ce qu'on appelait "tradition" ne remontait pas plus loin qu'aux années 60, à des dialogues communautaires au cours desquels les frères étaient souvent divisés en deux camps, aboutissant à l'introduction de changements *ad experimentum*, pour apaiser les esprits.

A ce stade, je souhaite dire clairement que mon propos n'est pas d'introduire une dichotomie artificielle (et fastidieuse) entre Catholicisme pré et post-conciliaire. Je ne me place pas non plus sur une échelle allant des "conservateurs" aux "libéraux". Balançant aujourd'hui entre deux âges, je suis trop

vieux pour qu'on puisse me taxer de la nostalgie romantique envers le passé supposée s'abattre sur la jeunesse d'aujourd'hui. D'après moi, les enjeux qui sont les nôtres sont d'ordre culturel plus que théologique. J'entends encore le témoignage sous forme de reportage d'un moine anglais de la vie monastique dans les années 60. Il parle de l'Esprit qui renouvelait toutes choses alors, à la manière d'un "missile de croisière". Si l'expression est osée, elle n'en traduit pas moins une atmosphère que beaucoup ont ressentie. Un missile de croisière laisse beaucoup de vide derrière lui. Les potentialités que recelait ce vide ont engendré de considérables efforts de créativité. Ces efforts portaient la marque de leur époque, une époque exceptionnelle, où l'on s'investissait pour qu'une tradition ancienne parle un langage contemporain. Des réussites durables sont survenues dans le domaine des relations, de l'intellect, de la spiritualité. Mais certains ajustements sont datés. Plus d'un texte, plus d'un air, d'un aménagement intérieur et d'un manifeste de communauté, qui ont pu paraître pertinents à l'époque, semblent délicieusement désuets aujourd'hui, comme des monuments éphémères. Le fait que notre recrutement ait été, pendant un demi-siècle, sporadique, pour dire le moins, n'est pas étranger à leur maintien dans la durée. En effet, au sein de notre microcosme, les sensibilités sont restées peu ou prou les mêmes. En outre, ces formes liées à une époque ont perduré à cause de l'investissement colossal dont elles ont fait l'objet. Dans mon monastère, à l'ère du triomphe, dans la société qui nous entourait, de la télévision couleur, la lassitude envers la créativité était palpable. Les frères avaient le tournis à cause du changement, en avaient assez des discussions sur le changement, étaient meurtris par les conflits causés par le changement. Ils voulaient que les choses restent ce qu'elles sont. Lorsque je suis entré au monastère, l'anxiété était encore perceptible et le message clair : "Ne commence pas à tout changer, ne libère pas les furies à nouveau !"

Je ne méconnaissais pas tout le bien apporté par l'*aggiornamento* : la révision d'us par trop pointilleux, la simplification d'agrégats accumulés dans le domaine de la liturgie, le renforcement des liens fraternels, le développement de conversations franches, la divulgation de notre patrimoine de textes. L'intention de renouveler notre vie, de façon à en faire un signe pour notre temps, m'émeut. Néanmoins, l'espoir d'un nouveau printemps est resté sans suite pour beaucoup d'entre nous. Notre situation a tout d'un automne. Les raisons à cela sont complexes. Mais il y a des questions que nous devons assurément nous poser, compte tenu de l'ampleur de la réforme dans le sillage de laquelle nous voguons. Quelles sont les réalisations qui sont transitoires, et lesquelles sont durables ? Comment cette entreprise, marquée par la grâce, mais éprouvante, tantôt euphorique, tantôt tourmentée, s'inscrit-elle dans un récit d'identité partagée dans le temps long ? Que sommes-nous devenus ? Je sais que, pour certains, ces questions apparaissent comme une provocation pure et simple. Mais je ne les pose pas dans le but de choquer, encore moins d'offenser quiconque. Je les pose car j'ai besoin d'une réponse. Lorsque je regarde notre patrimoine, je me sens littéralement submergé par un paradigme interprétatif que, souvent, je ne puis m'approprier car il repose, en dernière analyse, sur l'expérience d'une époque. La dernière génération qui l'a connue s'éteint doucement. Comment notre génération, plus récente, peut-elle faire son retour *ad fontes* de façon à porter notre charisme vers l'avenir ? Pour moi, cette question concrète est d'une brûlante actualité. En gardant ce fait présent à l'esprit, je propose quelques réflexions sur ce qui me frappe lorsque je porte mes regards sur ce qui m'a été transmis.

- A. Tout d'abord, je remarque un passage de l'idéalisme à un plus grand pragmatisme. Le monachisme, comme bon nombre d'autres institutions, s'est constitué au milieu du XIXe siècle sur la base de principes rigoureux qui ont servi de fondement théorique à la définition de la vie pratique. L'expérience d'un siècle d'absolutismes rendit cette approche aussi peu attrayante au cloître qu'ailleurs. Se penchant sur elle-même, une communauté comme la mienne en est venue à se demander: "De quoi avons-nous besoin ? Que pouvons-nous faire ? Qu'est-ce qui est de nature à nous aider ?" Ces questions étaient de saison. Cependant, plus elles occupent le centre, plus notre perception des finalités devient vague. Pris dans le présent, nous risquons d'y perdre le sens de la destination à atteindre.
- B. Cela m'amène à une deuxième remarque : nos critères sont passés d'un référentiel objectif à un référentiel subjectif. Un confrère aimait à raconter ce que son maître des novices lui disait à la fin des années 40 : "Suis la Règle et hop, direction le Ciel !" L'expression faisait sourire. Elle trahissait prétendument un légalisme primitif, fait de rubriques et de règlements. On nous disait que nous, la jeune génération, pouvions au contraire bénéficier de la liberté charismatique nécessaire pour écouter l'Esprit. Je partage cette espérance théologale, néanmoins, un paradoxe me trouble : depuis quand l'Esprit et la Règle sont-ils opposés ? Une discontinuité narrative pose des problèmes particuliers pour ce qui est de l'héritage de Cîteaux, décrit - brillamment, à mon avis - comme une aspiration à rechercher "l'esprit que seule la lettre authentique peut libérer".
- C. Je suis frappé par un glissement qui s'est opéré de la *praxis* à la spiritualité. Ce passage se présente sous l'apparence de la banalité. Dans notre communauté, le rituel ordinaire est source de perplexité : comment définir le comportement adapté dans les lieux et les exercices du quotidien ? Comment nous mouvons-nous *ensemble* ? Nul n'a la réponse. Pendant des dizaines d'années, nous n'avons pas eu de normes. Les codes de conduite provoquaient une allergie, une exhortation à ne pas se focaliser sur les éléments extérieurs, mais à se concentrer au contraire sur l'esprit intérieur. Je constate que cette évolution peut avoir un effet délétère sur l'identité commune. Je constate également que beaucoup de moines, dont un nombre non négligeable de jeunes, trouvent notre tradition mystique et notre patrologie difficiles d'accès. Ils veulent qu'on leur donne quelque chose à *faire*. La raison n'en est pas à mon sens à chercher du côté d'un quelconque crypto-pélagianisme. Ce besoin témoigne d'un désir d'engagement total de l'âme et du corps, d'une aspiration à voir l'unité émerger de la multiplicité.
- D. Cela m'amène à évoquer une tendance que je qualifierais de centrifuge. Permettez-moi de faire une fois encore référence à notre communauté : nous avons dû travailler dur pour retrouver des éléments basiques de la vie commune, comme le chapitre quotidien, la *lectio divina* et la prière silencieuse en commun, une culture de repas pris ensemble. Ce travail d'unification a été mené au beau milieu d'une tendance à la dispersion, évidente jusque dans la façon dont notre monastère était organisé. Il ne se passait pas grand chose au centre, la vie se déroulait à la périphérie, ce qui siphonnait le *corpus monasterii* de sa vitalité. Pour que la vie s'épanouisse, il semble essentiel de consolider le centre.

Le centre ultime de notre vie est le Christ, bien sûr. "Repartir du Christ" a été un objectif crucial. Cela est essentiel et très beau tant que notre vocation n'est pas interprétée de manière trop générique, nous

faisant perdre de vue l'incarnation du Christ en des formes qui sont spécifiquement nôtres. De grands efforts ont été fournis pour inculturer notre vie, qu'il s'agisse simplement de la culture de notre propre communauté. Cela est une bonne chose également, à condition de nous méfier des restitutions trop subjectives. Dans le climat actuel, risque-t-on d'oublier que la vie monastique, à chaque génération, est d'abord reçue, et non créée ? Nos Pères ont mis l'accent sur l'expression extérieure de valeurs intérieures. Ils croyaient au pouvoir de l'observance de la règle pour renforcer l'identité et sauvegarder l'unité. Je constate que les contours de notre vie sont moins nets qu'ils ne l'étaient. Nous parlons peu désormais de l'observance comme 'forme' de vie. En revanche, nous parlons beaucoup d'un besoin accru de formation. Mais comment 'former' les personnes à une 'forme' qui est devenue si élastique qu'elle est susceptible de perdre sa tenue ? Dans un livre classique, le père abbé Cuthbert Butler commente l'élasticité de la vie bénédictine. L'expression est excellente, admet-il, puis il ajoute :

Un élastique, à moins d'être usé, tend systématiquement, lorsque la tension exercée par des forces extérieures se relâche, à retourner à sa forme première, et lorsque cette force cesse d'opérer, il reprend sa forme originelle. Voilà en quoi consiste la propriété d'un élastique, et qui le distingue du mastic.

J'ai le sentiment que nous nous trouvons à une époque d'un tel relâchement de pression. Je considère ce retour à la forme comme un défi prioritaire, un défi enthousiasmant et joyeux ! Il y a cinquante ans, l'Ordre avait fortement conscience d'être partie prenante du changement. Dom Jean-Baptiste Porion O.Cart. a relaté une rencontre en novembre 1967 avec un membre de l'OCSO resté anonyme. Il la résume comme suit : "Ils croient que, par une explosion sans précédent de la grâce, le charisme des fondateurs se trouve maintenant aussi répandu que la faculté de conduire une automobile." Notre confiance en nous-mêmes est probablement plus modeste. La tâche n'en est pas moins grande : il s'agit de tirer de notre trésor commun du neuf et de l'ancien, de construire des ponts là où les liens ont été perdus, de rallumer la foi de nos Pères dans la Règle bénédictine pour nous indiquer la direction à prendre et nous fournir les instruments dont nous avons besoin, comme un sûr moyen d'union au Christ, d'affirmer que ce processus d'unification emprunte ses caractéristiques les plus dignes de plaire à notre patrimoine, qui n'est pas seulement fait de textes, mais aussi de musique liturgique, de rituel, d'architecture, d'agriculture et de l'art de former une communauté dans l'harmonie et la beauté, contemplative avec ardeur, "de sorte qu'il n'y ait aucune discordance dans nos actes [...] dans une seule charité, sous une seule Règle et selon un mode de vie semblable". C'est ainsi que nous serons armés pour notre mission dans l'Eglise. Que nos regards visent haut, que nos aspirations soient profondes, notre perspective soigneusement pesée et ouverte, hospitalière. Telle serait ma vision. Je vous prie de m'excuser de ne pas avoir pu la traduire plus brièvement.

VISIÓN

La carta de invitación a realizar esta presentación contenía la siguiente instrucción: “escriba una ponencia [...] acerca de su visión de la Orden para el siglo 21”. El pronombre se encontraba subrayado. Conforme a lo solicitado hablaré en términos subjetivos y a partir de mi marco de referencia. Esta es la tarea asignada. Mi tema es, entonces, una visión *de* la Orden *para* el siglo 21, y no una visión *para* la Orden *del* siglo 21. Entiendo por esto que debo reflexionar acerca de lo que veo cuando miro la Orden. Tiene sentido. Cualquier visión futura depende de una evaluación del *status quo*. Para ello, debemos hablar, y escucharnos los unos a los otros. Una visión implica un punto de vista. En esta asamblea, soy un trabajador de la onceava hora. Muchos de vosotros, tal vez la mayoría, habéis ingresado a la vida monástica antes de mi nacimiento. Vosotros podéis reconocer patrones y derroteros de un proceso que yo no percibo. De vosotros tengo mucho que aprender. Lo que yo *sí* puedo hacer, me parece, es ofrecer otro tipo de retrospectiva, la visión de quien ha llegado más recientemente respecto de aquello que le ha sido transmitido. Lo hago con un sentimiento de gratitud, pero también de perplejidad. La perplejidad surge de aquello que interpreto como una crisis de transmisión y acerca de ella quisiera reflexionar con vosotros.

Cuando ingresé al monasterio en el año 2002, era consciente de entrar a un *fluir* de vida continua. No era menos consciente de ingresar a una historia de rupturas. Estas eran referidas cotidianamente a modo de anécdota. La mayoría de los aspectos de la observancia y la liturgia eran comparados con tiempos pasados, los cuales para algunos, según colegía, representaban una etapa primitiva de la evolución monástica, cuando la ley no había sido aún temperada por la gracia; otros, en cambio, veían esos tiempos como un Edén perdido, clausurado por espadas flamígeras. Cualquiera fuese la carga emocional investida en el “ahora” y el “entonces”, la brecha era evidente. El decreto de unificación había alterado la estructura de la comunidad; la redefinición del silencio junto con el abandono de los dormitorios comunes y los *scriptoria* habían afectado la índole de las relaciones fraternas; la vida litúrgica había sido comprehensivamente reimaginada; posiciones teológicas cambiantes habían transformado la naturaleza misma de la vida cisterciense. Muchas personas habían ido y venido, y no sólo entre los novicios y profesos temporales. Desde 1950, mi comunidad ha presenciado 60 profesiones solemnes. En ese mismo período, 30 profesos solemnes abandonaron la vida monástica. Hasta la topografía del monasterio resulta elocuente en este sentido: prácticamente ningún espacio sirve el mismo propósito que hace 50 años. Para un novicio semejante cambio epocal era desconcertante. En medio de tal convulsión, ¿cuáles eran las líneas de continuidad que realmente importaban? Mucho de lo que era presentado como “tradicción” en verdad no se remontaba mucho más allá de tensas reuniones de comunidad durante los años 60, que encontraban a los hermanos divididos en mitades enfrentadas, y en las que se introducían cambios con carácter *ad experimentum* para aplacar los ánimos lastimados de los opositores.

Dicho esto, quisiera ser claro: no estoy intentando introducir una artificial (y fastidiosa) dicotomía entre catolicismo pre y posconciliar. Menos aún quisiera situarme dentro de un arco conservador-progresista. A punto de tropezar en el umbral de la “imposible” media edad, estoy

demasiado entrado en años para ser seducido por una nostalgia romántica que aquejaría a la juventud hodierna. Me parece que lo que nos afecta es un núcleo de problemas que es más cultural que teológico. Resuena en mi memoria el relato periodístico de la vida monástica de los años 60 realizado por un monje inglés. Decía que el Espíritu que en aquel entonces renovaba todas las cosas actuaba “como un misil balístico”. A fuer de exagerada, la comparación refleja el humor sentido por muchos en aquel entonces. Un misil deja un gran vacío detrás de sí. Este vacío trae consigo posibilidades que en ese entonces dieron lugar a vastos esfuerzos creativos. Los mismos estuvieron teñidos por su tiempo, un tiempo excepcional, en la esperanza de que la antigua tradición hablara un lenguaje contemporáneo. Obras duraderas fueron llevadas a cabo en el ámbito de las relaciones humanas, de la vida espiritual e intelectual. Pero algunos ajustes han comenzado a mostrar su desgaste. Muchos textos, tonos musicales, diseños interiores y declaraciones comunitarias que entonces podían haber parecido “relevantes” hoy día presentan una conmovedora vetustez, cual si fueran monumentos a lo efímero. Si aún sobreviven entre nosotros, se debe en modo no menor al hecho de que por medio siglo nuestro reclutamiento vocacional ha sido, en el mejor de los casos, esporádico: así, dentro de nuestro microcosmos, las sensibilidades han podido permanecer bastante constantes. Además, formas ligadas a su época han perdurado en razón del titánico esfuerzo necesario para llevarlas a cabo. Ya había en mi monasterio, al momento en el que la televisión en color triunfaba en los hogares, un agudo cansancio creativo. Los hermanos estaban mareados con el cambio, fatigados de la conversación sobre el cambio, heridos por los conflictos causados por el cambio. Ellos querían que las cosas permanecieran como estaban. A mi ingreso al monasterio encontré una ansiedad que era palpable. El mensaje era claro: “¡No toquen nada, no sea que las Furias se despierten nuevamente!”

Aprecio el bien que trajo aparejado el *aggiornamento*: la revisión de usos excesivamente meticulosos, el abandono de redundancias litúrgicas, el estrechamiento de los vínculos fraternos, la promoción de una sana conversación, la divulgación de nuestro patrimonio literario. La intención de renovar nuestra vida, como signo de los tiempos, me admira. Sin embargo, las promesas de una nueva primavera han quedado, para muchos de nosotros, incumplidas. Nos encontramos en una situación que es decididamente otoñal. Hay razones complejas para ello, pero en cualquier caso hay preguntas que debemos hacernos dado el alcance de la reforma en cuya estela aún navegamos. ¿Cuáles de sus logros son caducos, cuáles son perennes? ¿De qué modo esta empresa bendecida pero trabajosa, a veces eufórica y atormentada, se sitúa dentro de un relato de identidad compartida? ¿En qué nos hemos convertido? Soy consciente de que, para algunos, estas preguntas pueden parecer una provocación directa. Pero no las hago con ánimo provocatorio, menos aún ofensivo. Las hago porque necesitan una respuesta. Cuando considero nuestra herencia, me siento francamente abrumado por un paradigma interpretativo que no puedo seguir porque descansa, en última instancia, en una experiencia no-compartible: el haber estado allí en ese momento. La última generación que sí *estuvo* allí está saliendo de escena con elegancia. ¿De qué modo las generaciones posteriores podemos realizar *nuestro* regreso *ad fontes* al efecto de llevar nuestro carisma al futuro? Para mí, esta es una preocupación práctica candente. Teniendo esto presente, quisiera presentarles algunos pensamientos acerca de lo que me impresiona cuando miro aquello que me ha sido transmitido.

- A. En primer lugar, percibo un pasaje del idealismo al pragmatismo. El monasticismo, como otras instituciones, se definió a sí mismo a mediados del siglo 19 a partir de primeros principios rigurosos que moldearon tanto los fenómenos materiales cuanto la experiencia misma. Luego de un siglo entero de absolutismos esta aproximación se volvió indigerible tanto en el claustro como fuera de él. En línea con este contrapaso, una comunidad como la mía, al reflexionar sobre sí misma, comenzó a hacerse esta suerte de preguntas: ¿Qué sale al encuentro de nuestras necesidades? ¿Qué está a nuestro alcance? ¿Qué nos sirve de ayuda? Estas eran, en su momento, preguntas oportunas. Sin embargo, cuanto más protagonismo ellas adquieren hoy, más vago se vuelve nuestro sentido de finalidad. Atrapados en la situación presente podemos perder el sentido de la dirección hacia la que estamos encaminados.
- B. Esto me lleva a una segunda observación sobre el cambio de referencias, el pasaje de criterios objetivos a subjetivos. Un hermano solía repetir lo que su maestro de novicios le dijera a fines de los años 40: “¡Observa la Regla y al Cielo irás!” El refrán causaba hilaridad destinado como estaba a evidenciar un legalismo primitivo consistente en rúbricas y reglamentos. Por el contrario, a nosotros se nos decía que beneficiábamos de la libertad carismática de escuchar al Espíritu. Comparto esta expectativa pentecostal, pero una paradoja me desconcierta: ¿Cuándo ocurrió que el Espíritu y la Regla comenzaron a estar en oposición? Semejante relato de discontinuidad presenta problemas particulares a la tradición del Císter, la cual ha sido descrita –a mi juicio de modo brillante– como una aspiración a perseguir “el espíritu que sólo la letra auténtica puede liberar”.
- C. Como una función de los dos factores mencionados, también reconozco el cambio de énfasis de la *praxis* a la espiritualidad. Esto se traduce en cuestiones banales. En nuestra comunidad, en este momento nos encontramos empantanados en asuntos relativos a rituales ordinarios: ¿Cuál es el comportamiento adecuado a los lugares regulares y a los ejercicios en comunidad? ¿Cómo nos movemos *juntos*? Nadie tiene certeza. Por décadas hemos carecido de normas. Había una alergia a los códigos de conducta; una prevención de no quedar fijado en cuestiones externas sino más bien concentrarse en el espíritu de las mismas. Advierto que este desplazamiento puede corroer una identidad común. Observo también que muchos monjes, los más jóvenes en particular, encuentran nuestra tradición mística y patrística de difícil acceso. Ansían que se les de algo para *hacer*. No creo que esto surja de un cripto-pelagianismo. Me parece que revela un deseo de una vida integrada que abrace el cuerpo y el alma, un anhelo de ver la unidad emerger de la multiplicidad.
- D. Ello manifiesta una tendencia que calificaría de centrífuga. Si me permiten referirme nuevamente a mí comunidad: hemos tenido que trabajar duro para recuperar elementos básicos de la vida común: el capítulo diario, así como la *lectio*, la oración mental, y una cultura de la mesa compartidas. Este trabajo de unificación fue llevado adelante pese a una enraizada tendencia, evidente incluso en la manera en que nuestra abadía se había organizado: nada sucedía en el centro, la vida tenía lugar en la periferia. Ello causó que la vitalidad del *corpus monasterii* se marchitara. Para que la vida floreciera parecía esencial consolidar el núcleo.

El corazón de nuestra vida es Cristo, desde luego. “Caminar desde Cristo” ha sido asumido como un renovado compromiso para la vida consagrada. Esto es maravilloso, siempre que no construyamos nuestro llamado en términos demasiado genéricos, perdiendo de vista la encarnación de Cristo en aquellas formas que nos son peculiares. Grandes esfuerzos han sido realizados para inculturar nuestra vida, aún si esa cultura era simplemente la de nuestra comunidad. Ello también es positivo, en la medida en que estemos advertidos contra las interpretaciones demasiado subjetivas. En el clima

contemporáneo, ¿no puede ser riesgoso olvidar que en cada generación la vida monástica es recibida y no creada? Nuestros Padres enfatizaron la expresión externa de valores interiores. Ellos creyeron en el poder de la observancia para promover la identidad y salvaguardar la unidad. Yo percibo que nuestra vida se ha vuelto más amorfa respecto al pasado. Noto que hemos dejado de referirnos con naturalidad a la observancia como “forma”. En cambio, de lo que hablamos mucho es de la necesidad de formación. ¿Pero cómo hemos de formar personas en una forma que es tan elástica al punto de haberse vuelto difusa? El abad Cuthbert Butler alguna vez hizo la siguiente reflexión sobre la elasticidad de la vida benedictina. Es un “término muy bueno”, concedía, para agregar luego:

el elástico, salvo que esté muy gastado, tiende siempre, una vez que la tensión de las fuerzas [externas] cede, a retornar a su condición original, y cuando las fuerzas cesan de operar, regresa a su forma inicial. La elasticidad reside en esta propiedad, ello diferencia el elástico de la masilla.

Mi intuición es que el nuestro es el tiempo de la liberación de esa tensión. Considero que el retorno a la forma es un desafío fundamental, ¡un desafío apasionante y gozoso! Hace 50 años, la Orden era fuertemente consciente de encontrarse inmersa en un período de renovación. Dom Porion O.Cart. refirió un encuentro con un trapense innominado en noviembre de 1967. Lo resumió en los siguientes términos: “Ellos están convencidos de que, a través de una explosión sin precedentes de la gracia, el carisma de los fundadores se ha vuelto tan accesible como la capacidad de conducir un coche”. Nuestra confianza en nosotros mismos es probablemente más modesta hoy día. La tarea, sin embargo, no ha perdido su porte: extraer de nuestro tesoro cosas nuevas y antiguas; construir puentes allí donde la comunicación ha sido interrumpida; encender nuevamente la fe de nuestros Padres en el fin y los medios de la Regla benedictina como un camino seguro de unión a Cristo; afirmar que este proceso de unificación adquiere rasgos de particular hermosura pertenecientes a nuestro patrimonio, el cual no es sólo literario, sino que está compuesto de canto, ritos, arquitectura, agricultura y de un arte de formar una comunión viviente de armonía y belleza, ardientemente contemplativa, “sin discordia en nuestra conducta, [...] a través de una caridad, una regla, y usos comunes”. De este modo estaremos preparados para nuestra misión en la Iglesia. Que nuestra mirada apunte alto, que nuestro anhelo sea profundo, que nuestro horizonte sea fruto de una reflexión esclarecida y hospitalaria. Esta sería mi visión. Pido disculpas por no haber podido expresarla de modo más sucinto.

VISIONE DELL'ORDINE

La lettera di invito a questa conferenza mi istruiva: “scrivi un documento [...] sulla tua visione dell'Ordine per il XXI secolo” . Il pronome personale era sottolineato. Parlerò in termini soggettivi, quindi, dall'interno del mio quadro di riferimento: questa è la mia relazione. Il tema è una visione dell' Ordine per il XXI secolo, non per l'Ordine del XXI secolo. Questo significa che io dovrei parlare di ciò che vedo quando guardo l'Ordine. Il senso è questo. Qualsiasi visione del futuro dipende da una valutazione dello *status quo*. Per stabilirlo, dobbiamo parlare e ascoltarci reciprocamente. Una visione presuppone un punto di vista. In questa assemblea, io sono un lavoratore dell'undicesima ora. Molti di voi, se non la maggior parte, sono monaci e monache da prima che io nascessi. Tu puoi seguire vie che non riesco a percepire. In questo ho molto da imparare. Suppongo che quello che posso fare sia offrire un diverso tipo di retrospettiva; la visione di uno arrivato da poco, di quello che gli è stato trasmesso. Così facendo, sento gratitudine. Ma anche perplessità. La mia perplessità nasce da quella che vedo come una crisi di trasmissione. È su questo che voglio riflettere.

Quando sono entrato in monastero nel 2002, ero consapevole di entrare in un flusso di vita che aveva una continuità. E non meno consapevole di entrare in una storia di rottura. La storia era raccontata quotidianamente in modo aneddotico. La maggior parte degli aspetti dell'osservanza e della liturgia invitavano ad un confronto con i tempi andati, che per alcuni, io deducevo, rappresentavano una fase primitiva nell'evoluzione monastica, quando la legge non era ancora stata temperata dalla grazia; altri ne parlavano come un Eden perduto, sbarrato da spade infuocate. Qualunque fosse la carica emotiva dell' “ora” e dell' “allora” , il divario era evidente. Il decreto di unificazione aveva alterato la struttura della comunità; la ridefinizione del silenzio accanto all'abbandono dei dormitori e degli *scriptoria* aveva influenzato la natura delle relazioni fraterne; la vita liturgica era stata completamente rielaborata; posizioni teologiche in evoluzione avevano dato nuova forma alla natura stessa della vita cistercense. Persone erano entrate ed uscite, non solo nel noviziato e nello juniorato. Dal 1950 a oggi, la nostra comunità ha visto 60 professioni solenni. Nello stesso periodo, 30 fratelli con voti solenni hanno lasciato la vita monastica. Anche la topografia della casa è eloquente. Difficilmente una stanza ha la stessa funzione ora rispetto a cinquant'anni fa. Per un novizio, questa profonda trasformazione era sconcertante. In mezzo a tali cambiamenti quali linee di continuità erano importanti? Molto di quello che era etichettato come “tradizione” non è andato oltre le faticose riunioni di comunità degli anni '60, quando i fratelli erano spesso spaccati a metà, con le modifiche introdotte *ad experimentum*, per placare i più affranti.

A questo punto, lasciatemi essere chiaro: non sto cercando di introdurre alcune artificiali (e noiose) dicotomie tra un cattolicesimo pre e post-conciliare. Ancora meno mi pongo su uno spettro tra "conservatore" e "liberale". Vacillando verso l' imperturbabile mezza età, sono troppo vecchio per essere accusato della romantica nostalgia che si suppone affligga la gioventù

di oggi. Io vedo che quello ci riguarda è un fulcro di questioni più culturali che teologiche. Risuona nella mia mente un racconto giornalistico di un monaco inglese sulla vita monastica negli anni '60. Parlava dello Spirito, che fa nuove tutte le cose, agendo "come un missile cruise". Per essere audace, l'espressione coglie un modo di sentire di molti. Un missile "cruise" lascia un grande vuoto dietro di sé. Le possibilità insite in questo vuoto hanno generato enormi sforzi creativi. Questi prendevano il colore del loro tempo, un tempo eccezionale, che portava la speranza che un' antica tradizione parlasse una lingua contemporanea. Risultati durevoli sono stati fatti riguardo alle relazioni, alla vita spirituale e intellettuale. Ma alcuni adattamenti mostrano il loro tempo. Molti testi, melodie, disegni d'interni e manifesti comunitari che allora erano sembrati "rilevanti" appaiono ora in modo toccante antiquati, monumenti all'effimero. Se sono ancora con noi, non è perché il nostro reclutamento, per mezzo secolo, è stato sporadico al massimo: all'interno del nostro microcosmo, le sensibilità sono rimaste abbastanza costanti. Inoltre, le forme legate al tempo hanno perdurato a causa dello sforzo titanico penetrato in esse. Nel mio monastero c'era, al tempo del trionfo della televisione a colori, una pronunciata stanchezza di creatività. I fratelli erano storditi dal cambiamento, stanchi di parlare del cambiamento, feriti dai conflitti causati dal cambiamento. Volevano che le cose restassero come erano. Quando sono entrato, ho percepito una palpabile ansia. Il messaggio era chiaro: "Non manomettere le cose, non rimettere in libertà le furie!"

Io stimo il bene portato dall' *aggiornamento*: la revisione di usi troppo meticolosi; il lasciar cadere gli eccessi liturgici; il rafforzamento dei legami fraterni; la promozione della sana conversazione; la divulgazione del nostro patrimonio letterario. Sono mosso dalla l'intenzione di rinnovare la nostra vita perché possa essere un segno per i nostri tempi. E pure speranze per una nuova primavera, rimaste insoddisfatte per molti di noi. Noi ci troviamo in uno stato che è decisamente autunnale. Ci sono ragioni complesse per questo. Ma sicuramente ci sono domande che dobbiamo farci, data la portata della riforma nella cui scia navighiamo. Quali di queste realizzazioni sono transitorie, quali senza tempo? Come questo virtuoso ma difficile impegno ad intervalli euforico e tormentato, si adatta ad una più lunga storia di identità condivisa? Cosa siamo diventati? So che, a qualcuno, certe questioni sembrano un' aperta provocazione. Ma non faccio queste domande per provocare, tanto meno per offendere. Domando perché ho bisogno di una risposta. Quando considero il nostro patrimonio, mi sento francamente sopraffatto da un paradigma di interpretazione che spesso non posso seguire perché si basa, in ultima analisi, su un'esperienza indivisibile: che è stata fatta a suo tempo. L'ultima generazione che si trovava lì è graziosamente svanita. Come noi, ultimi nati, possiamo fare il nostro ritorno alle fonti per portare il nostro carisma nel futuro? Questo, per me, è una bruciante preoccupazione pratica. Con questo in mente, offro alcuni pensieri su ciò che mi colpisce quando guardo ciò che mi è stato consegnato.

- A. Innanzitutto noto un passaggio dall'idealismo al pragmatismo. Il monachesimo, come altre istituzioni, a metà del diciannovesimo secolo ha definito se stesso secondo primi principi rigorosi sulla cui base erano definiti fenomeni materiali ed esperienziali. L'esperienza fatta di un secolo di dispotismo ha reso questo sgradito nel chiostro come altrove. Riflettendo su se stessa, una comunità come la mia è venuta a chiedersi piuttosto: che cosa soddisfa i nostri bisogni? Cosa possiamo gestire? Cosa ci aiuta? Queste erano domande opportune. Tuttavia, più vengono portate avanti, più diventa vago il nostro senso del fine. Presi dal punto in cui siamo, possiamo perdere il senso di dove stiamo andando.
- B. Questo richiede una seconda osservazione, un cambiamento di riferimento da un criterio oggettivo ad uno soggettivo. Un confratello era solito riferire ciò che gli diceva alla fine degli anni '40 il suo maestro di noviziato: "Osserva la Regola e vai lassù". La frase era occasione di ilarità. La si comprendeva come se mostrasse un legalismo primitivo costituito da rubriche e regolamenti. A noi veniva detto, invece, di godere di una libertà carismatica per ascoltare lo Spirito. Condivido questa attesa Pentecostale, ma un paradosso mi sconcerta: quando lo Spirito e la Regola sono venuti a trovarsi in opposizione? Tale discontinuità narrativa pone problemi particolari alla linea di Cîteaux, che è stata descritta - a mio parere con talento - come un'aspirazione a perseguire «Lo spirito che solo la lettera autentica può liberare».
- C. In funzione dei due fattori nominati, sono colpito da uno spostamento di enfasi dalla *praxis* alla spiritualità. Si presenta in modi banali. Nella nostra comunità ora siamo abbastanza confusi sul rituale ordinario: quale considerare come il retto comportamento nei luoghi e esercizi comuni? Come ci muoviamo insieme? Nessuno è sicuro. Per decenni non abbiamo avuto norme. C'era un'allergia ai codici di condotta; un ammonimento a non fermarsi sugli esercizi esterni e a concentrarsi invece interiormente sullo spirito. Osservo che questo cambiamento può essere corrosivo dell'identità condivisa. Osservo anche che molti monaci, i giovani non di meno, trovano difficile accedere alla nostra tradizione mistica e alla patrologia. Desiderano ardentemente che gli sia dato qualcosa da fare. Non credo che questo derivi da un crypto-Pelagianesimo. Io penso che questo evidenzi un desiderio di una vita integra che impegni anima e corpo, l'anelito a vedere l'unità emergere dalla molteplicità.
- D. Ciò evoca una tendenza che chiamerei centrifuga. Se posso riferirmi ancora alla nostra comunità: abbiamo dovuto lavorare duramente per recuperare elementi di base della vita comune come il capitolo quotidiano, la lectio condivisa e la preghiera mentale, una cultura di pasti condivisi. Questo lavoro di unificazione è stato condotto a dispetto di una tendenza dispersiva, evidente anche nel modo in cui la nostra abbazia è andata organizzandosi: niente partiva dal centro; la vita si muoveva dalla periferia. Ciò ha

generato una vitalità a scapito del *corpus monasterii*. Perché la vita fiorisca sembra essenziale consolidare il centro.

Certamente il centro ultimo della nostra vita è Cristo. Un obiettivo cruciale è stato quello di "ripartire" di nuovo da Lui. Questo è ottimo, se non costruiamo la nostra chiamata in termini troppo generici, perdendo di vista l'incarnazione di Cristo in favore di forme peculiari nostre. Abbiamo lavorato con impegno per inculturare la nostra vita, anche se la cultura in questione è semplicemente quella della nostra comunità. Anche questo è buono, purché ci guardiamo da interpretazioni troppo soggettive. Nel clima culturale odierno, rischiamo forse di dimenticare che la vita monastica di ogni generazione è ricevuta, non creata? I nostri padri hanno sottolineato l'espressione esteriore dei valori interiori. Essi credevano nel potere dell'osservanza di promuovere l'identità e salvaguardare l'unità. Scorgo come la nostra vita sia diventata più informe di quanto fosse un tempo. Osservo come non parliamo facilmente di osservanza come "forma". Ciò di cui parliamo molto è della necessità di una formazione più grande. Ma come possiamo formare le persone a una forma che è elastica al punto di diventare talvolta evanescente? L'abate Cuthbert Butler una volta ha commentato l'elasticità della vita benedettina. È un "Ottimo termine", concesse, poi aggiunse: 'l'elastico, a meno che non sia logoro, sempre tende, quando la pressione delle forze esterne diminuisce, a ritornare alla sua condizione originale, e quando le forze cessano di operare, riassume la sua forma primitiva. È in questa proprietà che si trova l'elasticità e che l'elastico differisce dal mastice.'

Ciò che intendo è che siamo al momento di un rilascio di pressione. Penso al ritorno a una forma di sfida originaria – un'eccitante, gioiosa sfida! Cinquant'anni fa l'Ordine era ben consapevole di essere coinvolto nel rinnovamento. Dom J-B Porion, Certosino, ha scritto di un incontro con un anonimo membro del OCSO nel novembre 1967. Ha riassunto come segue: "Essi credono che, attraverso un'esplosione di grazia senza precedenti, il carisma dei fondatori sia ora ampiamente disponibile come l'abilità di guidare un'automobile." La nostra attuale fiducia in noi stessi è probabilmente più modesta. Il compito, nel frattempo, è non meno importante: tirar fuori dal nostro tesoro cose nuove e antiche; costruire ponti dove i legami si sono persi; riaccendere la fede dei nostri padri negli orientamenti e negli strumenti della Regola Benedettina come una via sicura di unione con Cristo; affermare che questo processo unificante acquisisce uniche amabili caratteristiche dal nostro patrimonio, che non è solo letterario, ma costituito di canto, rituale, architettura, agricoltura e un'arte di formare una comunione viva in armonia e bellezza, ardentemente contemplativa, "senza alcuna discordia nel nostro comportamento, [...] nella stessa carità, con la stessa Regola e con simili consuetudini". Così saremo pronti per la nostra missione nella Chiesa. Possa la nostra mira essere portata in alto, il nostro desiderio profondo, la nostra prospettiva ben meditata e ospitale. Questa sarebbe la mia visione. Perdonate di non essere stato capace di spiegarla più brevemente.